

**Cultures -**

Article paru le 5 décembre 2007

**Imprimer**  
**Fermer****CULTURE****Pour l'amour et la révolution**

---

Cinéma . Carmen Castillo retourne au Chili filmer son pays après de longues années d'exil. Rencontre avec une femme intègre autour d'images bouleversantes.

Calle Santa Fe de Carmen Castillo France, 2 h 40.

C'est l'histoire d'une femme. C'est l'histoire d'un amour. C'est l'histoire d'un pays. Santiago du Chili, 5 octobre 1974. Les forces armées donnent l'assaut à la maison de la rue Santa Fe, « calle Santa Fe », qui abrite Carmen Castillo et son compagnon Miguel Enriquez, dirigeant du MIR (Mouvement de la gauche révolutionnaire). Miguel Enriquez est tué les armes à la main. Carmen Castillo, blessée, est évacuée à l'hôpital et perd l'enfant qu'elle attendait. Elle sera expulsée de son pays après une campagne de solidarité internationale. Plus de trente ans ont passé et toujours ce même questionnement qui la hante. Sont-ils morts pour rien ? Tout cela en valait-il la peine ?

elle suit son intuition

Le Chili, la réalisatrice ne veut plus en entendre parler. Les années quatre-vingt lui laissent un goût amer. La « transition démocratique » livre le pays, son pays, au libéralisme le plus violent. Et occulte tout un pan de son histoire, celle de l'Unité populaire d'Allende comme le coup d'État de Pinochet et la répression qui s'ensuivit. « J'étais arrivée au bout de la réflexion sur le mal, le tortionnaire, la valeur du témoignage dont parle Hannah Arendt. » En 2002, après de longues hésitations, elle retourne au Chili. Carmen Castillo n'est pas sûre de ce qu'elle cherche ni de ce qu'elle va trouver. Mais elle suit son intuition. Elle sent que quelque chose profondément enfoui dans son inconscient guide ce retour. Dans un premier temps, elle refuse de se rendre calle Santa Fe. L'entêtement de Silvia, ancienne militante du MIR, aura raison de ses réticences. « Timidement », elle frappe aux portes voisines de son ancienne maison, pénètre dans des arrière-cours, parle avec l'épicier. Tous se souviennent de ce jour d'octobre 1974. Et soudain « le témoignage de Manuel va me bouleverser. Je comprends que les gestes de bien sont plus intéressants que le mal. Ce qu'il me dit fait bouger ma mémoire ». Manuel a assisté à toute la scène. C'est lui qui, ce jour-là, appellera l'ambulance qui conduira Carmen à l'hôpital. C'est lui qui lui révèle que Miguel Enriquez est mort alors qu'il aurait pu se sauver parce qu'il est revenu sur ses pas la mettre à l'abri. Calle Santa Fe, le film, raconte cette quête, ce désir de démêler les fils d'une histoire, ce besoin d'en retisser les liens. Et le film n'est pas une fabrique à nostalgie. Il prend le spectateur à témoin d'une histoire qui se déroule tandis que Carmen Castillo reste ouverte à toutes les bifurcations qui surgissent au présent. Poursuivant le chemin plutôt qu'un objectif préalable, le film échappe ainsi à toute démonstration réductrice. La réalisatrice s'expose avec courage et lucidité, n'élude rien, ni les questions politiques ni les questions intimes. Cette plongée en apnée au coeur de la société chilienne rouvre certes des blessures mais ce que lui renvoient les femmes et tous ces jeunes gens qui militent dans les poblaciones et y organisent la solidarité, bouscule ses a priori. Au fil du tournage, elle est sans cesse déstabilisée par cette réalité dont l'exil l'avait tenue à distance. Elle interroge l'acte militant de Miguel, qu'elle considère comme l'un de ces actes « fondateurs de la condition humaine qui redonnent au Chili sa dignité ». Et les réponses aux questions qu'elle ne pose pas

toujours lui arrivent par bribes, déplaçant le curseur de ses doutes et de ses certitudes. « Je retrouve les militants du MIR, Pedro, dix-sept ans de prison, qui travaille aujourd'hui dans un centre social. Il est plein d'humour et n'éprouve aucun ressentiment. Il me présente de jeunes militants organisés dans les "territoires" et la mémoire de la résistance, celle de Miguel se connectent directement avec eux. La mémoire des vaincus est agissante. Je comprends que Manuel Enriquez, Victor Jara, Allende existent dans la mémoire populaire. » Le visage de Luisa apparaît à l'écran. Visage émacié, regard d'une grande douceur voilé d'une infinie tristesse. Luisa tend l'album de famille à Carmen. Elle montre les photos de ses trois garçons, à peine sortis de l'adolescence et morts, tous les trois assassinés par la dictature, sur les barricades des poblaciones. Dans les images incroyables de Pablo Salas filmées clandestinement on les voit, vivants, tenir tête aux chars de Pinochet. Pablo Salas a tout filmé des années quatre-vingt. Aujourd'hui, des kilomètres de bobines s'entassent chez lui, « et c'est toute cette mémoire qui risque de s'effacer si le gouvernement chilien ne fait rien. L'INA est d'accord pour restaurer ces films et les remettre à la cinémathèque chilienne mais les autorités ne bougent pas ». Les images de Salas trouvent leur place dans le film de Carmen qui poursuit inlassablement sa quête.

malgré la solitude, Malgré la douleur « Renouer les fils de l'action politique m'a amené à me réconcilier avec le Chili. Luisa, Rosita, Blancita, aucune d'elles ne regrette rien, malgré leur solitude, malgré leur douleur, malgré leur abandon. Et puis il y a tous ces jeunes... »

Carmen Castillo est parvenue à faire un film personnel dans lequel chacun d'entre nous peut se retrouver, faire son propre voyage, se confronter à ses propres interrogations sur le sens de son engagement aujourd'hui. C'est un film bouleversant, d'une honnêteté sans faille.

Marie-José Sirach